
La construction inférentielle des valeurs

Propositions pour une pragmatique énonciative des textes littéraires

Alain Rabatel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/narratologie/29>

DOI : 10.4000/narratologie.29

ISSN : 1765-307X

Éditeur

LIRCES

Référence électronique

Alain Rabatel, « La construction inférentielle des valeurs », *Cahiers de Narratologie* [En ligne], 12 | 2005, mis en ligne le 20 avril 2005, consulté le 15 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/narratologie/29> ; DOI : 10.4000/narratologie.29

Ce document a été généré automatiquement le 15 novembre 2019.



Cahiers de Narratologie – Analyse et théorie narratives est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

La construction inférentielle des valeurs

Propositions pour une pragmatique énonciative des textes littéraires

Alain Rabatel

- 1 Ce travail réfléchit sur la manière dont l'analyse des textes (littéraires) est susceptible d'activer une activité éthique, des valeurs, des jugements éthico-pratiques, qui soient articulés avec l'investigation esthétique¹. Donner toute sa place à la notion de pragmatique à l'usage des textes littéraires est susceptible de grands bénéfices pour la construction du sujet, à la condition de déployer en tous sens le paradigme énonciatif, en en faisant le centre à partir duquel l'ensemble des phénomènes linguistiques, discursifs, actionnels, idéologiques, esthétiques, etc., sont investigués de conserve, de manière à permettre au sujet une approche cohérente du divers, dans la « synthèse de l'hétérogène » qu'il doit sans cesse effectuer pour interpréter des textes (littéraires).
- 2 Cette thèse repose sur un pari didactique : si l'on invite les apprenants, à quelque étape de leur cursus, à être actif dans la construction d'un véritable savoir, en mettant en branle un cercle vertueux d'interactions entre connaissances acquises et connaissances nouvelles, grâce à une posture questionnante envers le texte littéraire, il est possible que le gain cognitif soit plus important, et qu'il laisse une trace plus solide, tant sous la forme de savoirs proprement techniques (littéraires, linguistiques...) que sous celle de savoirs pratiques (esthétiques, éthiques, idéologiques, politiques...). Cette thèse, appliquée à l'enseignement des textes littéraires, revient à mettre le lecteur au centre du processus interprétatif, en l'invitant à alimenter les inférences fournies par le texte, afin qu'il dégage de lui-même, sur la base des instructions du texte, corrélées à ses connaissances du monde, un certain nombre de valeurs et de savoirs esthétiques et éthiques, le tout étant susceptible d'être dynamisé par les échanges avec les autres apprenants et les enseignants. Comme le dit le linguiste Jean-Blaise Grize (1990 : 48), « celui qui par lui-même est parvenu à une conclusion a tendance à y tenir, si je puis dire, comme à la prune de son œil ».
- 3 Après avoir plaidé pour une articulation des approches littéraires et linguistiques (1), j'esquisserai les grands axes d'une approche énonciativiste radicale qui prend en

compte toutes les données textuelles, y compris celles qui affectent la référencement des objets du discours, en les articulant avec l'énonciateur : compte tenu des options choisies, la démarche s'appuiera sur des extraits littéraires servant de support à une analyse linguistique qui opère en tentant d'élaborer des outils pour la construction inférentielle des valeurs (2). Pour finir, j'illustrerai ma démarche à partir d'un texte complexe extrait de l'Evangile de Jean, qui pose de redoutables questions sur les valeurs, pour lesquelles l'analyse énonciative est susceptible d'apporter des éléments de réponse éclairants (3).

1. Articuler littérature et linguistique

- 4 Ce pari implique que les connaissances linguistiques soient articulées avec les autres connaissances, littéraires et extralittéraires, ce qui est loin d'être toujours le cas, dans la mesure où l'articulation des concepts linguistiques, des notions littéraires et des connaissances encyclopédiques (ou mondaines), souvent proclamée par les textes officiels depuis des lustres, est loin d'être mise en œuvre, d'abord parce que les linguistes et les littéraires s'opposent encore trop souvent, ou, ce qui est pire, s'ignorent superbement lors de la formation universitaire des enseignants, ensuite, parce que les outils censés permettre cette articulation didactique sont, hélas trop souvent, réducteurs².
- 5 On sait que le drame (fort ancien, et qui ne cesse de se rejouer) de la formation des enseignants du second degré, en France, est d'opposer souvent grammaire ou linguistique d'un côté, analyse des textes littéraires d'un autre côté, et d'alimenter la guerre entre grammairiens et littéraires. Cette manière de voir se concrétise par des querelles d'identité (tel enseignant se dit « professeur de Français » (en mettant l'accent sur la langue), tel autre « professeur de Lettres » (avec un L majuscule), et, en amont, par des partages de territoires, dans le domaine universitaire³ et par les « bons mots » qui les accompagnent, à l'instar de celui que j'ai entendu lors d'un récent colloque sur le discours indirect libre : « dans chaque linguiste, il y a un littéraire qui sommeille, et dans chaque littéraire, un linguiste qui dort » : le propos, qui était dans la bouche d'un linguiste, qui s'adressait à ses collègues linguistes, avait beaucoup fait rire, et je n'étais d'ailleurs pas le dernier ; ce type de mot d'esprit ne mange pas de pain, comme on dit, d'autant qu'il offre l'avantage de la réversibilité, et qu'il est tout chaud pour être recyclé (si cela n'a déjà été fait) dans un colloque de littéraires. Or une telle opposition est dommageable pour les linguistes comme pour les littéraires, à supposer que les littéraires et les linguistes correspondent à des entités étanches, repliées sur elles-mêmes, ce qui n'est heureusement pas toujours le cas. C'est donc en linguiste soucieux de la chose littéraire que je parlerai ici.

Des déficits d'articulation entre littérature et linguistique dans les manuels

- 6 Les manuels ne mettent pas toujours efficacement en œuvre cette articulation. La confection d'un manuel relève par bien des aspects de la quadrature du cercle, présupposant non seulement des compétences pointues et à jour sur la totalité du champ, mais encore une vision/restitution relativement homogène des savoirs, alors que le régime de production des savoirs savants porte sur des points très limités du domaine, abordés à partir de paradigmes théoriques souvent différents dans les outils, les corpus, les méthodes et les objectifs, voire totalement incompatibles. Or, si le premier objectif est accessible à une équipe de rédacteurs de qualité, le deuxième objectif demeure inaccessible. Qui plus est, ces difficultés sont redoublées lorsque les

manuels font appel à des connaissances relevant de champs disciplinaires distincts, comme c'est le cas pour la littérature et la langue.

- 7 Ainsi la transposition didactique fonctionne comme un révélateur, et il faut bien reconnaître qu'on impute parfois aux didacticiens des faiblesses qu'ils ont (parfois involontairement) le mérite de faire apparaître, et qui ont leur source en amont dans la sphère de production des savoirs savants : car si le théoricien a le choix de ses exemples, et donc peut se donner la facilité d'éliminer ce qui contrevient à sa théorie, le didacticien, lui, surtout s'il rédige des manuels, est confronté à une diversité de textes qui fournissent, certes de manière parfois inattendue, bien des contre-exemples que les théories avaient parfois soigneusement évacuées, ou que le didacticien avait voulu d'abord écarter dans un souci de simplification. Par conséquent, les problèmes qui apparaissent à la lecture des manuels ne sont pas seulement imputables à la transposition didactique (le cas peut se produire), ils renvoient plus sûrement à des divergences théoriques qui traversent les débats entre les linguistes, voire qui se font jour à l'intérieur du même linguiste, selon l'exemple somme toute très représentatif de Benveniste (Philippe 2002, Rabatel 2005c). Je me bornerai à l'exemple de l'énonciation, que les manuels présentent trop souvent de manière normative et incomplète :
- 8 en faisant la part belle aux plans d'énonciation personnelle et historique au détriment de l'énonciation impersonnelle, dont certaines similitudes avec l'énonciation historique sont sous-estimées ;
- 9 en limitant l'énonciation à l'appareil formel de l'énonciation autour de la personne, des temps et des marqueurs spatio-temporels, au détriment de l'ensemble des marques qui dénotent la subjectivité du locuteur /énonciateur à propos de la construction des objets de discours, voire à propos de la planification du discours ;
- 10 en feignant de croire que toute énonciation personnelle est subjective par nature, tandis que l'énonciation historique ou théorique seraient « impersonnelles » ou « objectives » par nature également, au détriment d'une vision plus souple des plans d'énonciation qui engagent le locuteur dans ses choix d'actualisation déictique ou anaphorique d'un côté, et des libertés qu'il se donne, en tant qu'énonciateur, pour faire transparaître ou pour gommer les subjectivités de toutes sortes (Kerbrat-Orecchioni 1980, 1999) qui sont relativement indépendants des plans d'énonciation, sauf dans certains genres de discours. Par cette dernière remarque, j'évoque une dernière grave erreur dont sont entachées les transpositions didactiques de l'énonciation (erreurs qui ont leur source chez Benveniste lui-même), qui consistent à donner un statut théorique abstrait à des données génériques particulières ;
- 11 en articulant insuffisamment grammaire et interprétation, par exemple en ne jouant pas assez sur les variations de formes et les variations de sens, notamment en n'incitant pas assez à mesurer les différences pragmatiques résultant du choix de tel ou telle forme, ou des effets de congruence de telle et telle forme, ou des effets escomptés par implication de telle forme selon la construction du cotexte ;
- 12 en sous-estimant les liens pourtant cruciaux entre lecture et écriture, sur la base des activités précédentes : rien de solide ne peut être compris des textes (ceux du panthéon littéraire comme ceux écrits par les élèves) si l'on ne fait pas entrer les apprenants dans la machine des textes, rien de solide non plus en matière interprétative qui ne s'appuierait pas sur les instructions du texte, qui empruntent aux savoirs grammatical, linguistique, rhétorique, littéraire. Je n'aurai pas le temps de développer cet aspect, je

me permettrai de renvoyer à l'ouvrage que je viens de publier chez De Boeck, dans la collection « Savoirs en pratique », *Argumenter en racontant*.

- 13 Il résulte de ces différences dans l'approche théorique que les activités proposées aux élèves sont (plus ou moins, selon les manuels) limitées à des repérages formels restreints, éventuellement coupés de l'analyse des subjectivèmes, laquelle analyse, quant elle existe, est elle-même réduite à une nomenclature assez restreinte (adjectifs, adverbes, noms) centrée sur une *elocutio* de faible empan, et sans relation avec la *dispositio*. Autant dire que ce saucissonnage ne permet guère de remarques interprétatives intéressantes, et que les outils linguistiques s'avèrent contre-productifs, tant sur le plan linguistique que sur celui de la compréhension de la littérarité des textes et des valeurs qu'ils mettent en jeu. Il y a plus grave : car les remarques linguistiques, entachées des défauts précédents, sont le plus souvent déconnectées de l'interprétation, qui est évoquée au mieux sous la forme de questions pointillistes, au pire renvoie de façon implicite à la pratique des enseignants dans leur classe. Cet éclatement des démarches apparaît dans la structuration actuelle des manuels, qui multiplient les encadrés, les rubriques, sans être toujours explicites quant à la logique d'ensemble du manuel⁴.
- 14 On conviendra que les manuels seraient plus crédibles et plus constructifs dans leurs démarches s'ils explicitaient eux-mêmes, en certains endroits décisifs, cette articulation, et ne s'en remettaient pas au bon vouloir des enseignants. On pourrait être aussi sévère, sinon plus, avec bien des livres du professeur.
- 15 Pour une pragmatique énonciative
- 16 Ma contribution portera sur les outils énonciatifs susceptibles d'optimiser la lecture pragmatique des textes, dans la lignée de l'excellent ouvrage d'A. Jaubert, *La lecture pragmatique* (1990)⁵. Avant de dire ce que seront ces outils, je définirai la lecture pragmatique très rapidement en référence aux travaux des pragmaticiens en philosophie du langage puis à leurs retombées dans le domaine de la lecture. La pragmatique dont je fais état n'a que peu à voir avec l'usage trivial du terme « pragmatique », qui indique un souci de prise en compte du réel indépendamment de tout parti pris qui serait susceptible de perturber la saisie « objective », ou à tout le moins, « de bonne foi » du réel. Dans le domaine des Sciences du Langage, la pragmatique vise à rendre compte de la totalité des paramètres de la communication, en intégrant à l'étude des structures des langues des paramètres contextuels jugés aussi importants que le code pour la saisie des significations, puisque toute communication met en scène des agents singuliers, dans un contexte singulier, en vue d'une action singulière : d'où, pour ce qui me concerne, l'accent mis sur l'effet PDV (POINT DE VUE), sur la valeur argumentative (directe ou indirecte) de ce dernier. On a pu dire que, d'une certaine manière, la pragmatique était une sorte de retour aux sources (rhétoriques), en réaction à la manière réductrice dont le structuralisme avait appréhendé le langage, à travers une lecture elle-même réductrice de Saussure, comme on le mesure mieux aujourd'hui, à la lecture de la publication posthume de ses textes qui, dans *Ecrits de linguistique générale* (2002), insistent sur le danger qu'il y aurait à opposer étude du code et étude du style, notamment.
2. Le recto verso de l'énonciation et de la référenciation
- 17 La thèse que je défends est que seule une conception globale (et radicale) de l'énonciation et de la référenciation comme un tout, comme le recto et le verso d'une feuille de papier (à l'instar de l'interdépendance du signifiant et du signifié, que

Saussure évoqua par cette métaphore du recto et du verso), est susceptible de mettre le lecteur en position de comprendre les enjeux des textes, en se plaçant alternativement du point de vue des personnages et du point de vue de leur créateur, et, par ce biais, d'être à la fois au cœur des enjeux actionnels et/ou de les mettre à distance, au cœur des formes et de leurs enjeux interprétatifs et/ou de les mettre à distance. Illustrons rapidement cette intrication de l'énonciation et de la référenciation à partir d'une description en « focalisation interne », ce PDV du personnage sur les objets du décor nous renseignant sur les valeurs, les désirs du sujet percevant, quand bien même la description se borne à des perceptions sans emprunter de discours direct, ni énonciation personnelle, puisque l'exemple est constitué d'énoncés délocutés.

- 18 L'exemple (1) met en présence, pour la première fois, le fils Hautot et la maîtresse de son père, à qui il est venu annoncer la mort de ce dernier, conformément aux engagements que son père lui a demandé de respecter, juste avant sa mort accidentelle. La minutie de la description des attentions envers le père, qui met l'accent sur le confort et sur le bonheur familial, est ainsi l'occasion de faire comprendre indirectement combien le fils est lui-même en manque de ce simple bonheur. Certes, le fils ne se dit pas qu'il aimerait être à la place du père, mais la référenciation de (1) nous le fait entendre, d'abord à partir de cette insistance sur les détails, ensuite, à travers un certain nombre d'allusions ultérieures comme lorsque le fils, qui revient pour parler affaires financières le jeudi suivant emprunte pour fumer, la pipe de son père, que Caroline Donnet lui propose, puisqu'il a oublié la sienne... Mais, avant cette allusion finale, hors co-texte, le récit montre que le fils est déjà tout prêt à assumer le rôle du père envers le jeune Emile en lui essuyant la bouche ; toutefois, on note que cette « captation d'héritage » est progressive, respectueuse, et qu'elle n'opère pas sans heurts :

(1) Il n'osait plus parler, les yeux fixés sur la table dressée au milieu de l'appartement, et portant trois couverts, dont un d'enfant. Il regardait la chaise tournée dos au feu, l'assiette, la serviette, les verres, la bouteille de vin rouge entamée et la bouteille de vin blanc intacte. C'était la place de son père, dos au feu ! On l'attendait ; C'était son pain qu'il voyait, qu'il reconnaissait près de la fourchette, car la croûte était enlevée à cause des mauvaises dents d'Hautot. Puis, levant les yeux, il aperçut, sur le mur, son portrait, la grande photographie faite à Paris l'année de l'Exposition, la même qui était clouée au-dessous du lit dans la chambre à coucher d'Ainville.

[...]

- Oh ! Vous devez avoir faim. Vous allez manger un morceau.

- Merci, dit-il, je n'ai pas faim, j'ai eu trop de tourment. »

Elle répondit :

« Malgré la peine, faut bien vivre, vous ne me refusez pas ça ! Et puis vous resterez un peu plus. Quand vous serez parti, je ne sais pas ce que je deviendrai. »

Il céda, après quelque résistance encore, et s'asseyant dos au feu, en face d'elle, il mangea une assiette de tripes qui crépitaient dans le fourneau et but un verre de vin rouge. Mais il ne permit point qu'elle débouchât le vin blanc.

Plusieurs fois il essuya la bouche du petit qui avait barbouillé de sauce tout son menton.

(Maupassant, « Hautot père et fils », in Contes et nouvelles II, 1979 : 1065-1066)

- 19 « Faut bien vivre », dit Caroline Donnet, en pensant à la nécessité de se sustenter : on peut donner à ces propos une toute autre signification : il faut bien vivre, il faut donc satisfaire ses/nos besoins d'amour, ses/nos besoins d'une famille, ou, plus prosaïquement, ses/nos besoins d'argent, etc. Cette interprétation n'est nulle part suggérée ailleurs que dans la référenciation : c'est le « discours des faits », des

perceptions ambiguës, en amont des paroles ou des pensées des personnages, indépendamment des commentaires de l'auteur, ici absents. Qui plus est, ces calculs, tels qu'on peut les inférer de la référenciation, ne reposent pas essentiellement sur les marques de l'appareil formel de l'énonciation, mais davantage sur l'ensemble des marques « modales » qui dénotent la subjectivité des instances énonciatives intratextuelles, y compris lorsqu'elles n'empruntent pas l'ancrage déictique (mais qui peuvent aussi s'exprimer par ce canal, bien évidemment).

- 20 Le récit est donc ambigu, comme l'est le titre, « Hautot père et fils »⁶ : ce titre indique une « raison sociale », comme dans les structures patronales capitalistiques à dimension familiale, et de fait, la transmission des biens concerne aussi les femmes, la femme du chef mort devenant la femme du nouveau chef. Mais il est toujours loisible de lire ce titre comme une fidélité du fils envers le père et de penser que l'ensemble du drame renvoie d'une part à la fatalité des liens qui se nouent quasiment indépendamment de la volonté des individus, d'autre part à la solitude des uns et des autres : car le tour de force de la référenciation comme de l'énonciation est de ne pas trancher en faveur d'une hypothèse ou d'une autre : on ne sent pas de calcul préalable, chez les deux personnages, pour que le fils prenne la place du père auprès de Caroline Donnet, les deux personnages se montrent plutôt à leur avantage : mais le fait est que le résultat sera bien celui-là...
- 21 Le concept central de cette articulation de l'énonciation et de la référenciation, c'est la problématique du point de vue, qui est un phénomène dialogique par essence, comme on vient de le voir sur l'exemple précédent. Je dis bien problématique du PDV, pour faire entendre que le point de vue ne se borne pas à l'analyse des perceptions dans les seconds plans (le *point de vue représenté* qui est au cœur de mes livres de 1997 et 1998), il intègre aussi le *point de vue narrativisé* (ou *point de vue raconté*, Rabatel 2000a, 2001a), dans le premier plan.
- 22 Ainsi l'exemple (2) montre que la comtesse de Mascaret est « focalisée » par son mari, qui est le sujet du PDV : l'apparition de la comtesse est d'abord évoqué dans le premier plan par une saisie perceptuelle rapide, puis suscite des perceptions plus élaborées, associées à des pensées, dans le deuxième plan, avant que le narrateur n'utilise une plus grande focale pour rendre compte de l'ensemble de la scène, avec son déséquilibre entre le jeu des regards quémendeurs du mari et de l'ignorance volontaire de la femme :

(2) La comtesse de Mascaret se montra sur le perron juste au moment où son mari, qui entra, arriva sous la porte cochère. Il s'arrêta quelques secondes pour regarder sa femme, et il pâlit un peu. Elle était fort belle, svelte, distinguée avec sa longue figure ovale, son teint d'ivoire doré et ses grands yeux gris et ses cheveux noirs ; et elle monta dans sa voiture sans le regarder, sans même paraître l'avoir aperçu, avec une allure si particulièrement racée, que l'infâme jalousie dont il était depuis si longtemps dévoré, le mordit au cœur de nouveau. (Maupassant, « L'inutile beauté », in *Contes et nouvelles II*, Gallimard, La Pléiade 1979 : 1205)
- 23 L'inclusion du PDV représenté du comte à l'intérieur du PDV raconté du comte, puis le passage à un PDV du narrateur font sentir, à travers la rapidité des gestes (indice de la détermination des personnages), l'absence anormale des paroles ou des signes mimogestuels de connivence ou de politesse. Ces signes sont attendus, dans tous les milieux, mais plus particulièrement dans l'aristocratie, qui accorde une grande importance aux signes extérieurs de politesse : leur absence indique par contraste la vivacité des sentiments intérieurs qui agitent les protagonistes/antagonistes et fait entendre que

mari et femme sont la proie d'un conflit froidement assumé, et, qui plus est, ancien. Si l'on ajoute à données mondaines (inférables par le mode de donation des référents ou par l'absence de référents attendus) des considérations d'ordre narratologique, on dira que cet incipit *in medias res* ne se contente pas d'indiquer une relation conflictuelle qui ne date pas d'aujourd'hui, il annonce, pour aujourd'hui précisément, au sens où aujourd'hui correspond au présent de la lecture/écriture, l'imminence d'un drame exceptionnel dont le narrateur vient de poser brièvement (mais fort efficacement) le cadre.

- 24 Tout cela est annoncé par le mode de donation des référents, en l'absence de discours rapportés directs ou indirects, et avant même que le narrateur n'évoque « l'infâme jalousie dont il était depuis si longtemps dévoré ». En effet, les perceptions alimentent en lui, sans les développer, un flot rapide de sentiments contraires qui se télescopent : certes, il est évident que le comte savait depuis belle lurette que sa femme « était fort belle, svelte, distinguée avec sa longue figure ovale, son teint d'ivoire doré et ses grands yeux gris et ses cheveux noirs ». Cette mention ne s'explique pas seulement par des difficultés de gestion de l'information⁷, elle indique un problème⁸, du point de vue du focalisateur⁹. Ici, il faut faire entrer en ligne de compte des considérations historiques : d'après la morale dominante de l'époque, une femme mariée devenue mère conquiert un statut à part des autres femmes, « sacré », en ce qu'elle n'est plus, ou ne doit plus être un objet de désir. La comtesse, en tant qu'elle est *la femme du comte*, qui plus est, *la mère de ses enfants*, ne devrait pas être décrite comme un objet sexuel. Or la description, même si elle n'a rien de particulièrement pittoresque, présente la comtesse sous les traits d'une femme belle et désirable (pour tous les hommes), ce qui, du point de vue du Comte, est source de scandale et de souffrance. La description focalisée fonctionne comme un monologue intérieur infraverbalisé (Rabatel 2001b) qui pourrait être formulé ainsi : « pour qui s'est-elle fait si belle, à qui sont destinées cette taille si svelte et si distinguée, à qui ses grands yeux gris vont-ils sourire, qui caressera ses cheveux noirs ? » On comprend que l'hypothèse de la jalousie, qui est confirmée ensuite par le narrateur, pointe d'emblée, dès la description, par le fait de la description même : et c'est ainsi que la PDV renseigne autant sur l'objet regardé que sur le sujet percevant, en nous aidant à entrer dans sa psyché. Il y a plus : le récit, par l'emboîtement des focales, nous indique d'emblée qu'il se livrera à une observation distanciée des mécanismes de la jalousie.
- 25 L'ensemble de ces formes exprime la subjectivité des énonciateurs selon des modalités graduelles (Rabatel 2003d), des formes pré-réflexives aux formes réflexives, qui, dans le *point de vue asserté* (Rabatel 2000a), empruntent les formes du discours rapporté¹⁰ ou des assertions du locuteur primaire, comme celles relatives à la jalousie du comte, dans l'exemple (2). Ces diverses modalités du PDV sont toujours médiés, rapportés par un locuteur primaire, en sorte qu'il est toujours significatif de penser les relations entre locuteur/énonciateur premier et locuteurs/énonciateurs seconds, moins pour distinguer ce qui leur appartient en propre¹¹ que pour appréhender la portée des consonances ou dissonances entre le créateur et ses créatures.
- 26 Ainsi, on sent bien dans l'exemple (3), emprunté à Kertész, que l'accumulation des DD (discours directs), qui fonctionnent ici comme des îlots textuels, ne sert pas simplement à coller au plus près des paroles de l'oncle, pour crédibiliser son rôle de 'personne-bien-informée-qui-est-en-train-d'en-mettre-plein-la-vue-aux-siens', joué avec d'autant plus de conviction qu'il n'est plus le journaliste qu'il avait été ; elle produit aussi un effet

textuel déréalisant, à l'encontre de l'effet mimétique précédent¹². La question finale du père, qui feint de prendre au sérieux les propos de son beau-frère, met ironiquement à distance cette avalanche de propos péremptaires, et est typique du regard distancié, décalé, cruel que le narrateur entretient envers toute forme de bonne conscience, tant chez ses personnages que chez les idéologues qui ont rendu possible l'extermination sous le nazisme puis l'oppression sous la chape de plomb du communisme :

(3) Dans la famille, on tient compte de son avis, parce que, avant d'ouvrir une agence de courses hippiques, il a fait du journalisme. Maintenant aussi il voulait donner des nouvelles intéressantes qu'il tenait « de source sûre » et qualifiait « d'absolument dignes de foi ». Il s'assit dans un fauteuil, déplia sa mauvaise jambe, se frotta les mains dans un bruissement sec et nous informa qu'il fallait bientôt s'attendre à des « changements radicaux dans notre situation », à savoir que des « négociations secrètes » venaient de commencer à notre sujet « entre les Allemands et les puissances alliées, avec un médiateur neutre ». En effet, les Allemands, expliquait Oncle Vili, « se sont finalement rendu compte eux-mêmes de leur situation désespérée sur les différents fronts ». A son avis, nous, « la communauté juive de Budapest, « tombions à pic » pour eux dans leur entreprise de « tirer des avantages sur notre dos auprès des Alliés » qui feraient bien sûr tout leur possible pour nous ; et il a encore mentionné un « facteur important », selon lui, qu'il connaissait du temps où il était journaliste et qu'il appelait « l'opinion mondiale » ; il dit que celle-ci était « bouleversée par ce qui nous arrivait. Il poursuivit en disant que les négociations étaient certes difficiles, et que cela expliquait la sévérité des mesures prises actuellement à notre encontre ; mais ce n'étaient que les suites logiques « du grand jeu dans lequel nous ne sommes en fait que les instruments d'une manœuvre de chantage international aux proportions inimaginables » ; il objecta que lui, qui savait bien « ce qui se passe à l'envers du décor », considérait que tout ça n'était rien qu'un « bluff spectaculaire », n'ayant d'autre but que d'obtenir le prix maximum, et il ne nous demandait qu'un peu de patience, le temps que « les événements se dénouent ». Alors mon père lui a demandé si c'était pour demain ou s'il devait considérer que sa convocation n'était « rien que du bluff », peut-être devait-il rester au lieu d'aller demain au camp de travail. Ça a un peu embarrassé oncle Vili. Il a répondu : « Eh bien non, bien sûr que non ». (Imre Kertész *Être sans destin* [1975] 1998 : 27-28)

- 27 Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si le narrateur utilise le même procédé, à la fin du récit, dans une tout autre situation. L'exemple (4) évoque la victoire, alors que le héros, sorti des camps nazis, discute avec un journaliste progressiste qui lui propose d'exploiter son témoignage dans une série d'articles. L'accumulation d'îlots textuels censés le décrire le plus fidèlement possible joue à contre front et met à distance le personnage, ainsi que les valeurs progressistes dont il est le porteur. La situation évoquée met en abyme ce que Kertész veut nous faire comprendre : écrire l'histoire de quelqu'un à sa place, fût-ce en le citant, ne présente pas toutes les garanties de vérité : sans aller jusqu'à évoquer l'exemple des procès de Moscou, de Prague ou de Budapest, truffés de discours directs fallacieux, on peut ici faire référence au titre de l'ouvrage : « être sans destin », ce n'est pas seulement être envoyé à la mort sans l'avoir voulu, c'est encore survivre sans avoir de véritables raisons de vivre ou être privé de son histoire par les récits hagiographiques avec happy end du type de ceux que le journaliste voulait écrire.

(4) Il me proposait d'écrire un article, d'inaugurer une « série d'articles ». C'est lui qui les écrirait, mais exclusivement sur la base de mes mots à moi. Je pourrais ainsi gagner quelque argent, ce dont je voyais sûrement la nécessité à l'aube de la « nouvelle vie », bien que, a-t-il ajouté avec une espèce de sourire d'excuse, il n'ait pas beaucoup « à offrir », vu que son journal était encore jeune et que les « sources

de revenus » étaient « pour l'instant minces ». Mais, en attendant, il considérait que le plus important n'était pas cela, mais de « guérir les plaies encore saignantes et de punir les coupables ». Et avant tout, il fallait « ébranler l'opinion publique », balayer « l'apathie, l'indifférence, voire le doute ». Les lieux communs n'avaient aucune valeur, il était nécessaire, selon lui, d'explorer les causes, la vérité, même si regarder celle-ci en face serait une « épreuve douloureuse ». Il voyait dans mes paroles « beaucoup d'originalité », un signe des temps, une espèce de « triste cachet » de l'époque -si j'ai bien compris-, qui était « une nouvelle nuance individuelle dans le flux épuisant des faits », dit-il, avant de me demander mon avis. Je lui dis que je dois d'abord arranger mes propres affaires, mais il me comprend mal, visiblement, car il dit : « Non. Ce n'est plus simplement ton affaire. C'est l'affaire de tous, du monde entier », et je lui dis que certes, mais qu'il est temps pour moi de rentrer à la maison ; alors il m'a demandé pardon. (Imre Kertész *Etre sans destin* [1975] 1998 : 345-346)

- 28 Ici encore, la distanciation opère sans que le narrateur n'ait dit explicitement un mot : il lui suffit de multiplier les îlots textuels de DD et les verbes de parole¹³ pour faire entendre le fossé qui se creuse entre les individus. Cette manière de faire entendre une distance sans l'exprimer dans des jugements explicites correspond à une situation de surénonciation dans laquelle le narrateur est l'auteur d'un point de vue surplombant celui de ses personnages, en l'occurrence d'un PDV qui détruit de l'intérieur leurs prétentions à la vérité (Rabatel 2003b, 2005b). Ces inférences se retrouvent dans l'exemple (5).
- 29 L'exemple d'Aragon met en scène les caprices de grande bourgeoise déchue de Madame Mercadier : la scénographie est totalement sous la responsabilité du locuteur premier, ici le narrateur. Le locuteur citant utilise ici le DN (discours narrativisé) mimétique¹⁴, le DI (discours indirect) mimétique¹⁵, le DDL (discours direct libre) mimétique¹⁶, des îlots textuels mimétiques pour rendre compte au plus près des préjugés de son personnage, et, dans le même temps, pour se distancier au plus intime des préjugés (grand-) ou petit-bourgeois :
- (5) Il n'y avait pas le choix, il fallait manger tous les jours, tous les trois, payer le propriétaire... la femme de ménage, on y renonça, non sans que Mme Mercadier eût invoqué le Ciel, les temps modernes, sa famille, jeté l'anathème sur cette fripouille de Mercadier, et déclaré qu'elle aimait mieux mourir que de faire son lit. Après quoi, ayant bien spécifié qu'on ne soufflerait mot à personne de cette dernière déchéance, elle se mit à jouer au ménage et raconta à tout le monde qu'elle avait renvoyé sa bonne, parce que les bonnes de nos jours, et on ne sait pas qui on introduit chez soi, à Paris elles ont toutes des souteneurs, ce qui n'aurait pas encore été une raison, mais on se rouille à ne rien faire, c'est un genre que se servir soi-même, il paraît qu'en Amérique c'est la grande mode, même les milliardaires balayent eux-mêmes sous leur lit, alors Paulette, très Trianon, qui s'acheta, sur les premiers sous que lui donna son fils, de ravissants tabliers à bavette, sacrifiait à cet engouement moderne et dix-huitième à la fois, puisqu'il n'y a plus de châteaux, qu'on n'a plus de terres, plus de gens de confiance, et qu'il y a la République, il faut vivre avec son temps. (Aragon *Les voyageurs de l'impériale* (1942) Gallimard Folio 1972 : 550s)
- 30 Le récit enchaîne ensuite en mettant en scène/à distance, très ironiquement, Madame Mercadier, « très Trianon » rejouant la scène de Marie-Antoinette à la ferme de Versailles, en assortissant ces actes de considérations en « puisque » dont on sait qu'elles correspondent à des arguments dont la responsabilité est rejetée sur un autre, en l'occurrence le gendre et tous ceux qui pactisent avec le monde moderne : « puisqu'il n'y a plus de châteaux, qu'on n'a plus de terres, plus de gens de confiance, et

qu'il y a la République, il faut vivre avec son temps. » Ainsi le récit se caractérise par une évolution du DN au DI puis au DDL, chacune de ces formes se caractérisant par l'intrication des PDV du locuteur citant et du locuteur cité : ce phénomène rend compte de l'aptitude du narrateur à comprendre les valeurs de ses personnages, y compris celles qui sont aux antipodes des siennes, ainsi que de sa volonté de distanciation ironique, sans entrer dans des querelles où le narrateur serait susceptible de s'exposer : ici, l'ironie est tout bénéfique, elle charge de ridicule le personnage, réduit à des parcelles mimétiques qui le percent à jour dans ses préjugés et dans ses illusions, tout en donnant le beau rôle au narrateur.

- 31 Le PDV permet donc d'analyser comment le monde (les référents) sont appréhendés par des sujets, et, comme on l'a dit, participe d'une double mimesis du sujet et de l'objet. Mais le PDV va plus loin que cela, il permet aussi de prendre la mesure des mécanismes linguistiques qui expriment cette double mimesis dans la voix du créateur, et donc de rendre compte des formes qui correspondent à des visions du monde. Le PDV n'est donc pas simplement l'outil privilégié de la construction référentielle, voire de l'illusion référentielle (même s'il est cela aussi), il est aussi un outil au service de l'analyse linguistique de cette construction référentielle, donc l'outil privilégié qui articule des formes et des significations. Ce rôle est atteint d'autant plus sûrement qu'en incitant le lecteur à prendre la place des acteurs comme du narrateur, il lui permet, par une posture qui est à la fois « dedans » l'action, avec les personnages, mais aussi « au-dessus » d'eux (cf. la théorie des visions de Pouillon 1946), « avec » le narrateur, et « au-dessus » de lui, par la reconstruction des stratégies du narrateur ; c'est ainsi qu'il est en capacité de dégager les enjeux dramatiques ou idéologiques de l'histoire, ainsi que les valeurs éthiques et esthétiques du récit.
- 32 Si l'on prend la thèse de l'articulation énonciation/référenciation au sérieux, cela signifie que l'étude de la langue doit penser le référent à travers sa mise en mots, certes, mais donc qu'il faut penser les référents, parmi lesquels se trouvent les valeurs, et non pas les rejeter dans les limbes indifférenciés de l'extralinguistique et de l'extralittéraire : sur ce plan, le réductionnisme linguistique va de pair avec le réductionnisme littéraire, ce qui n'est pas étonnant puisque les thèses de l'autotélie du texte littéraire sont dans leur essence étroitement structuraliste.

3. Point de vue et valeurs dans le récit

- 33 Je voudrais examiner à présent l'interaction énonciation/référenciation et valeurs à partir d'un texte réputé pour sa littérarité (même si elle est éloignée des représentations traditionnelles du Beau) et pour ses dimensions éthiques, je veux parler de l'*Évangile* de Jean¹⁷. Le genre du récit (auquel je me limiterai) entretient une relation complexe avec les valeurs, *omniprésentes* du fait de la dimension événementielle, mais dans le même temps *opaques* :
- *malaisément référables* à une instance énonciative, en cas d'enchâssements des instances ou de polyphonie, surtout en contexte d'effacement énonciatif (Rabatel 2003b, 2003e, 2004a, 2004e)¹⁸ ;
 - *peu fiables* lorsque la source énonciative, pourtant dûment identifiée, ne s'avère pas digne de confiance, ou dans les cas hypothétiques de consonance ou de dissonance implicite, par exemple lorsqu'on se demande si le narrateur épouse la vision du monde de ses personnages, si le sujet parlant (l'auteur) pense comme le narrateur (le locuteur)¹⁹. Le récit est donc problématique sous l'angle des valeurs parce qu'on n'est jamais sûr que le narrateur ne soit pas, en quelque manière, le complice des personnages négatifs et des

valeurs contestables qui ne sont pas partagées par la doxa dominante (cf. Flaubert, Zola, Wilde, Marcel Aymé, et, plus près de nous Houellebecq).

- *malaisément assignables* : où se trouvent les valeurs ? Bien sur, elles émergent dans le dire, l'être, l'agir des personnages (cf. l'analyse de l'effet idéologie chez P. Hamon), mais est-on assuré d'avoir épuisé ainsi la liste des lieux d'émergence des valeurs ? Les structures narratives sont-elles neutres par rapport à l'éthique, ou au contraire impliquent-elles une certaine représentation du monde ? On peut soutenir l'existence de ce lien²⁰ en s'appuyant sur les analyses de Bathkine relatives aux valeurs philosophiques sous-jacentes aux divers chronotopes du roman, ou encore sur les analyses de G. Poulet à propos des analepses balzacienes, en relation avec l'esthétique et l'éthique scientifique du « système des causes », qui correspond à la volonté démiurgique de Balzac, mais aussi à la doxa scientifique (voire scientiste) de son époque. Et l'on pourrait alléguer enfin la critique de la structure du roman policier d'énigme²¹ par les tenants du roman noir américain (Chester Himes, etc.) s'accompagne d'une profonde remise en cause des structures romanesques dans la construction de l'intrigue, du personnage, des l'usage des descriptions comme dans la construction temporelle.

34 On comprend que les récits aient fait l'objet, de tous temps, de vives critiques, et pas seulement de la part des avant-gardes, comme le rappellent les critiques que Rousseau faisait à propos du théâtre ou celles que, dans *L'Emile*, il adressait aux *Fables* de La Fontaine. Quant aux avant-gardes, elles ont souvent englobé dans la même critique et couvert du même opprobre le récit, sous sa forme « roman » et tous les procédés d'illusion référentielle afférents (description, dialogues), comme on le lit sous la plume des surréalistes. Il existe ainsi une convergence de fait dans la critique du récit, en provenance d'une part des modernistes qui sont opposés à la teneur éthique des « messages », et selon qui la littérature n'a d'autre fin qu'elle-même à travers l'exploration la plus libre de ses formes, et d'autre part des conservateurs, tenants du message et de l'éthique, voire, sous sa forme la plus normative, de la morale (la plus conventionnelle qui soit), ces derniers reprochant au récit une polysémie mortifère, qui serait contre productive par rapport aux valeurs (monologiques) à transmettre. D'où tous les efforts para- et péri-textuels pour diriger les interprétations légitimes, dépasser les lectures naïves ou de premier degré, au ras du texte, engluées à la surface des faits et de la trame événementielle pour aller vers la substantifique moelle des valeurs que le récit est censé incarner, évacuer les lectures erronées (de bonne ou de « mauvaise » foi).

35 Je n'entrerai pas dans ce débat, j'en rappelle seulement certains contours, pour tenter de montrer qu'une lecture pragmatique basée sur l'articulation de l'énonciation et de la référenciation est de nature à fournir des appuis précieux pour se repérer dans le maquis du sens et des valeurs, tout particulièrement dans des textes complexes, comme c'est le cas du chapitre 18 de Jean, puisque le récit est mystérieux sur bien des points, notamment sur le comportement de Judas, sur celui du Christ, tant envers Judas qu'envers Malchus.

(6) 1 Ayant ainsi parlé, Jésus s'en alla, avec ses disciples, au-delà du torrent du Cédron ; il y avait là un jardin où il entra avec ses disciples. 2 Or Judas, qui le livrait, connaissait l'endroit car Jésus y avait maintes fois réuni ses disciples. 3 Il prit la tête de la milice et des gardes fournis par les grands prêtres et les Pharisiens, il gagna le jardin avec torches, lampes et armes. 4 Jésus sachant tout ce qui allait lui arriver, s'avança et leur dit : « Qui cherchez-vous ? » 5 Ils lui répondirent : « Jésus le Nazôréen ». Il leur dit : « C'est moi. » Or, parmi eux, se tenait Judas qui le livrait. 6 Dès que Jésus leur eut dit "C'est moi", ils eurent un mouvement de recul et

tombèrent. 7 A nouveau, Jésus leur demanda : « Qui cherchez-vous ? » Ils répondirent : « Jésus le Nazôréen. » 8 Jésus leur répondit : « Je vous l'ai dit, c'est moi. Si c'est donc moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci. » 9 C'est ainsi que devait s'accomplir la parole que Jésus avait dite : « Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés. » 10 Alors Simon Pierre, qui portait un glaive, dégaina et frappa le serviteur du grand prêtre, auquel il trancha l'oreille droite ; le nom de ce serviteur était Malchus. 11 Mais Jésus dit à Pierre : « Remets ton glaive dans ton fourreau ! Comment ? je ne boirais pas la coupe que le Père m'a donnée ? ». 12 La milice avec son commandement et les gardes des Juifs saisirent donc Jésus et ils le ligotèrent. (Jean, 18, 1-12 « L'arrestation de Jésus »)

- 36 Le récit sème des indices, sans les expliciter, à charge pour le narrataire de tirer les inférences pertinentes de ces allusions qui ne donnent pas à penser, mais qui laissent penser (cf. chez Ducrot, l'opposition entre faire croire et laisser croire)²². Le récit de paroles est organisé de façon inattendue, surtout si l'on fait intervenir des données intertextuelles incontournables, en la circonstance, dans la mesure où l'épisode a été plusieurs fois raconté, et est bien connu par les récits des autres évangélistes, Jean étant le dernier à écrire le sien. Judas, celui qui doit livrer JC ne dit rien ; les soldats, qui sont investis de l'autorité, et qui, à ce titre, ont le pouvoir de la parole, notamment celui de poser des questions et des ordres, sont sous la domination interactionnelle de celui qui doit être arrêté, et qui, le sachant, refuse de fuir.
- 37 Ce récit de paroles montre donc Jésus, en position centrale, suivi de ses disciples, trahi par l'un d'eux, puis incompris de ceux qui lui sont restés fidèles. Le récit alterne les paroles des gardes et de Jésus, alterne l'empathisation sur le Christ puis Judas puis Jésus, puis l'empathisation sur les gardes et le Christ, pour faire ressortir le tragique de la scène : ce qui est certain, c'est que l'empathisation n'est pas égale : les gardes, comme Judas, sont davantage « vus » que « voyants », davantage « agis » qu'« acteurs ». Il n'en va pas de même pour le Christ : il agit, mais cette prise en main de son destin est tragique en ce qu'elle signe l'acceptation d'une destinée dont le terme a été écrit ailleurs.
- 38 Jésus est en effet en position centrale, comme le montre la permanence de ce dernier en position de sujet, tant sur le plan grammatical, d'agent, sur le plan sémantique, et d'acteur, sur le plan narratif (c'est lui qui choisit le lieu de son arrestation, décide de ne pas se dérober et, enfin, empêche Simon Pierre de se rebeller), comme sur le plan transactionnel puisque c'est encore lui qui prend l'initiative de l'adresse aux soldats, contre toute attente, et qui les relance pour que l'arrestation s'accomplisse, donne des instructions pour que les soldats épargnent la vie de ses disciples fidèles. Il est notable que le *verbum dicendi* soit « il dit » (v. 4) pour Jésus, et « ils répondirent » pour les soldats, ce qui les place en position seconde ; cette différence est encore plus significative à la deuxième occurrence de « il dit », (v. 5) alors que le texte aurait pu mentionner « il répondit » : le choix du verbe « dire » témoigne du libre choix du Christ en insistant sur une parole moins contrainte, sur le plan interactionnel, que « il répondit » (qui implique que le locuteur se sente tenu de répondre). Lorsque Jésus réitère sa question, pour la troisième fois, alors le changement des verbes de parole (« demander » (v. 7), « répondre » (v. 8)) indique que le drame se noue, que les soldats sont ainsi mis dans l'obligation de l'arrêter, comme l'annonce l'enchaînement des questions et réponses qui sont, ici, faites toutes deux par Jésus, et qui prennent en tenaille la réponse des gardes (« ils répondirent », (v. 7)). Il n'est pas sans signification de prendre la mesure de l'activité de Jésus dans ce processus qui le conduira à la privation de la liberté et à la mort : comme si ce dynamisme du Christ, face aux soldats

qui l'arrêtent, annonçait en filigrane l'acceptation du destin, puisque son arrestation le conduit à une victoire décisive sur les forces du mal, prélude à une victoire autrement décisive, sur la mort.

- 39 Ainsi que le dit Genette, dans un récit de paroles, les paroles équivalent à des événements, dont elles résultent ou qu'elles provoquent, en tout cas, qu'elles ne se contentent pas de commenter. L'intrication des paroles et des actes fournit de précieuses indications sur la régie narrative et sur la perspective narrative qui découle de ces choix. En effet, ce dialogue étonnant n'est pas seulement constitué d'échanges inégaux (v. 5 à 8), il est surtout composé de fragments de discours suivis par des actes (cf. v. 6, 9, 10, 12). Ainsi se vérifie une spécificité de la dimension responsive des récits bibliques dans les évangiles, et de leur structure d'appel (en direction du narrataire, et, à travers lui, aux lecteurs/fidèles), qui privilégie autant, sinon plus, les actes, saisis dans leur rapport aux paroles, que les enchaînements de parole. Sur ce plan, le récit met l'accent, plus que sur les paroles, toujours sujettes à caution, sur le critérium décisif de la vérité des sujets, c'est-à-dire leurs actions.
- 40 La dimension responsive du texte est particulièrement manifeste à travers la fréquence des connecteurs et à travers leur valeur polyphonique. En effet, les connecteurs sont surabondants (y compris dans le texte originel). La position centrale du Christ est accrue par les connecteurs ainsi que par l'abondance des marqueurs temporels, marqueurs temporels (argumentativo-temporels²³, du fait de leur double valeur, chrono-logique), et par les connecteurs logiques tels « ayant ainsi parlé » (v. 1), « car » (v. 2), « dès que » (v. 6), « à nouveau » (v. 7), « si c'est donc moi que » (v. 8), « c'est ainsi que » (v. 9), « alors » (v. 10), « donc » (v. 12), « et » (v. 12), ou encore par des subordonnées participiales (« sachant tout ce qui allait lui arriver » (v. 4). Judas et précédé par deux fois de « Or » (v. 2, 5) ; Pierre est en opposition à Jésus (« mais », v. 11).
- 41 De plus, ces connecteurs ont souvent une double valeur et sont, de ce fait, profondément dialogiques. D'une part ils épousent le PDV des personnages, et notamment celui, central, du Christ, comme si l'histoire s'écrivait sous leur visée. D'autre part, ils épousent le PDV du narrateur, comme si la narration participait de façon décisive à la construction du sens, par le biais de l'empathisation sur les personnages – empathisation qui ne repose pas simplement sur une dimension affective, compassionnelle, mais encore, et davantage, sur une dimension intellectuelle, interprétante (à moins que ce ne soit la même chose, au sens où il s'agirait d'une « intelligence du cœur »). Exemplifions ce dialogisme des connecteurs à travers les deux occurrences de « or » (V. 2 et 5).
- 42 On constate qu'ici le personnage du Christ est savant, car il témoigne d'une « profondeur de perspective » (Lintvelt) quasi illimitée : le Christ « sa[it] tout ce qui [va] lui arriver » (v. 4) : cette science invite à attribuer la relative explicative de v. 2, « qui le livrait », non seulement au narrateur, mais encore au personnage²⁴, qui voit ce qui n'est encore visible aux yeux des autres²⁵. Le « or » invite à reconstruire l'inférence du Christ : « Je sais, pense en substance le Christ, que Judas veut me livrer aux Romains. Ce petit jardin, qu'il connaît bien, sera pour lui le lieu le plus commode de sa trahison ». Le « or » est ainsi imputé à un énonciateur interne à l'énoncé, Jésus, alors même qu'il n'a pas (encore) prononcé une parole. Cette interprétation, qui met le récit de Jean sous la tension du Christ, accroît le caractère dramatique, voire tragique, de l'épisode, en montrant que dès le début, il y a là une marche funèbre dont Jésus est conscient

d'emblée. Dans cette perspective, le récit ne fait pas que rapporter l'événement, il invite à interpréter la scène comme une anticipation intellectuelle par le Christ et de ce qui va lui arriver, et de la manière dont les choses vont se dérouler. C'est pourquoi Jésus ne laisse pas Judas faire un signe pour que les Romains s'emparent de lui, il préfère aller au devant de l'arrestation. Cette interprétation est compatible avec l'attribution polyphonique du « or » au narrateur, qui introduirait un élément de suspense, non par rapport à l'histoire, qui est archiconnue, que par rapport au récit et aux liens intertextuels qu'il entretient avec les autres évangiles. Il en va de même pour le deuxième « or » (v. 5), le narrateur empathisant sur Jésus tout en jouant sur l'intertextualité structurante de la scène. D'un point de vue intertextuel, Judas est le traître qui désigne le Christ en l'embrassant. Cette scène du baiser de Judas ne figure pas ici. Le « or » renvoie au fait que Jésus s'est désigné (il n'a pas fait que se nommer) : il sait que ces hommes en armes, cette milice, ces gardes sont là pour l'arrêter. Ainsi cette version de l'arrestation de Jean prive-t-elle Judas de son vilain rôle, sans l'absoudre de sa responsabilité. Bref, la réitération du « or » permet au narrateur de mettre doublement en relief la volonté du Christ de se livrer avant même que Judas le désigne, tout en rappelant la tradition établie par les versions antérieures. De ce point de vue, la responsabilité de Judas, sans être amoindrie ou escamotée, est profondément resituée : Judas est un agent (parmi d'autres) de l'arrestation de Jésus, laquelle a bien d'autres responsables que cet adjuvant de circonstance, comme le rappelle la mention des grands prêtres et des Pharisiens (v. 3). Faut-il par conséquent conclure que « aucun de ceux que tu m'as donnés » inclut Judas, qui ne va pas ici jusqu'à la dénonciation, puisque Jésus l'en empêche en se livrant avant qu'il ne le fasse ? Il est vraisemblable que le Christ relativise la faute de Judas, en faisant de ce dernier un agent subalterne d'une histoire écrite ailleurs, dont les enjeux dépassaient sa personne : c'est en tout cas ce que semble dire le récit, comme le confirme la dernière parole de Jésus (v. 11), évoquant « la coupe que le Père [lui] a donnée ». En ce sens, le Christ en appelle pratiquement au pardon des offenses en empêchant que l'offense de Judas aille à son terme aux yeux de tous.

- 43 Ainsi l'analyse de l'énonciation et de la référenciation est-elle en capacité de fournir des éléments d'appréciation pour l'interprétation théologique, à charge pour les spécialistes du texte biblique de valider ces hypothèses.
- 44 L'analyse pragmatique du texte (littéraire), basée sur l'approche énonciative/référentielle des différents PDV, permet ainsi au lecteur de pénétrer au plus près des enjeux dramatiques (cf. *Pratiques* 119-120), des conflits éthiques et des beautés esthétiques de l'œuvre, en épousant toutes les perspectives (celles des différents personnages comme celle du narrateur), en étant au plus près des sources énonciatives et des enjeux qui résultent de ces manières de sentir, de parler, d'agir ou de raconter. Cela signifie que l'identification est loin de reposer seulement sur l'identification du lecteur à « celui qui agit », au premier chef au personnage principal. Autrement dit, pour paraphraser Barthes 1977 : 153, « je suis celui qui a la même place que moi » :
- Point de vue représenté : « Je suis celui qui perçoit/pense à la même place que moi » ;
 - Point de vue asserté : « Je suis celui qui parle/pense à la même place que moi ».
 - Point de vue raconté : « Je suis celui qui raconte à la même place que moi²⁶ » ;
- 45 Ces mécanismes inférentiels-interprétatifs (proches du système de sympathie de Jouve 1992 : 124 – 132, cf. Rabatel 1997 : 228 – 233) sont intéressants parce qu'ils installent le lecteur au cœur des personnages et du drame, et aussi au cœur de la

machine narrative, en sorte que cette identification ne fait pas que ramener le lecteur à la situation du *lu* (Picard) ou du *lisant*, elle lui permet, du cœur du drame qu'il reconstruit, en se mettant à la place de chacun, de jouer un rôle de *lectant lisant et interprétant* (Jouve), étant à la fois dedans et dehors, avec tous les personnages dont le lecteur est capable de reconstruire le PDV et au-dessus d'eux par sa mobilité, ce qui lui permet ainsi de dégager du sens, depuis le cœur de l'œuvre et d'articuler l'*intentio operis* avec l'*intentio auctoris*.

- 46 Comprendre de l'intérieur les ressorts et mécanismes d'une écriture, les stratégies du narrateur est de nature à laisser des traces profondes, surtout si cette approche énonciative est vivifiée par le contact d'une histoire littéraire qui dépasse les ressassements du néolansonisme et qui s'attache à la matérialité des logiques qui structurent le champ littéraire (Bourdieu 1992, Viala 1985, 1999, Rosier et alii 2000, Maingueneau 2004a) ainsi qu'aux règles qui régissent la scène d'énonciation (scène englobante, constituante de Maingueneau). En définitive, cette approche énonciative prend au sérieux l'articulation de la forme et du fond, à rebours du formalisme qui « estime si peu la forme qu'il la détache du sens » :

On a bien raison de condamner le formalisme, mais on oublie d'habitude que son tort n'est pas d'estimer trop la forme, mais de l'estimer si peu qu'il la détache du sens. En quoi il n'est pas différent d'une littérature du 'sujet', qui, elle aussi, sépare le sens de l'œuvre de sa configuration. Le vrai contraire du formalisme est une bonne théorie du style, ou de la parole, qui les mette au-dessus de la 'technique' ou de l'instrument'. La parole n'est pas un moyen au service d'une fin extérieure, elle a en elle-même sa règle d'emploi, sa morale, sa vue du monde, comme un geste quelquefois porte toute la vérité d'un homme. Cet usage vivant du langage, ignoré du formalisme aussi bien que de la littérature à 'sujets', est la littérature même comme recherche et acquisition. Un langage, en effet, qui ne chercherait qu'à reproduire les choses mêmes, si importantes soient-elles, épuiserait son pouvoir d'enseignement dans des énoncés de fait. Un langage au contraire qui donne nos perspectives sur les choses et ménage en elles un relief inaugure une discussion qui ne finit pas avec lui et suscite lui-même la recherche. Ce qui n'est pas remplaçable dans l'œuvre d'art, ce qui fait d'elle beaucoup plus qu'un moyen de plaisir : un organe de l'esprit, dont l'analogue se retrouve en toute pensée philosophique ou politique si elle est productive, c'est ce qu'elle contient, mieux que des idées, des *matrices d'idées*, qu'elle nous fournit d'emblèmes dont nous n'avons jamais fini de développer le sens, que, justement parce qu'elle s'installe et nous installe dans un monde dont nous n'avons pas la clef, elle nous apprend à voir et finalement nous donne à penser comme aucun ouvrage analytique ne peut le faire, parce que l'analyse ne trouve dans l'objet que ce que nous y avons mis. (Merleau-Ponty « Le langage indirect et les voix du silence », *Signes* [1960], 2001, Folio Essais : 124-125).

- 47 Il est certain qu'une telle démarche ne peut être pleinement signifiante que si elle s'articule avec deux autres activités qui doivent aussi être au cœur de la pratique des textes littéraires à l'école, je veux parler de l'articulation lecture/écriture et du travail sur tout ce qui fait le contexte de l'œuvre littéraire (cf. *Argumenter en racontant*). Je n'insisterai pour finir que sur l'importance qu'il y a à aborder sérieusement la question des valeurs et des représentations, qui est souvent éludée par l'institution comme par les enseignants. Il y a là comme une sorte de pudeur à parler du monde actuel (pour, éventuellement, ne pas stigmatiser les membres des « basses classes »), une conception réductrice de la laïcité comme absence de jugement et de prise de partie. Le résultat est que les études littéraires reposent trop sur la connivence, et que ce sont les mêmes qui ont une bonne maîtrise langagière, un bon bagage culturel légitime, et une bonne connaissance du monde et de ses codes sociologiques implicites. Certes, une telle

intervention didactique n'est pas facile, mais elle est indispensable, car le travail sur les outils linguistiques tourne très vite en rond s'il n'est pas corrélé à des représentations, des valeurs, qui doivent être travaillées non comme des données intangibles, mais comme des constructions humaines, les unes figées, les autres en mouvement, afin que les apprenants puissent s'approprier des héritages de toutes sortes et participer à l'écriture de leur propre histoire.

BIBLIOGRAPHIE

- Adam Jean-Michel et Petitjean André 1989 *Le texte descriptif*. Paris : Nathan.
- Bakhtine Mikhaïl 1978 [1975] *Esthétique et théorie du roman*. Paris : Gallimard.
- Bouchard Robert, Martinie Bruno, Rabatel Alain 2002 « "Déclencher le mécanisme" ... de la construction / déconstruction du texte romanesque », in *Les modèles du discours au défi d'un « dialogue romanesque » : l'incipit du roman de R. Pinget, Le Libera Roulet, E. & Burger, M. (éds.)*, pp. 153-211. Nancy : Presses Universitaires de Nancy.
- Bourdieu Pierre 1992 *Les règles de l'art*. Paris : Editions du Seuil.
- Collinot A. et Petiot Geneviève 1998 *Manuélistion d'une théorie linguistique : le cas de l'énonciation. Les Carnets du Cediscor 5*, Paris 3, Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- Grize Jean-Blaise 1990 *Logique et langage*. Gap, Paris : Ophrys.
- Hamon Philippe 1984 *Texte et idéologie*. Paris Presses Universitaires de France.
- Merleau-Ponty Maurice 1960 *Signes*. Paris : Gallimard.
- Jaubert Anna 1990 *La lecture pragmatique*. Paris, Hachette.
- Jouve Vincent 1992 *L'effet-personnage dans le roman*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Jouve Vincent 1993 *La lecture*. Paris : Hachette.
- Maingueneau Dominique 2004a *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*. Paris : Armand Colin.
- Maingueneau Dominique 2004b « Hyperénonciateur et participation », *Langages* 156.
- Picard Michel 1986 *La lecture comme jeu*. Paris : Minuit.
- Pouillon Jean (1946) 1993 *Temps et roman*. Paris : Gallimard.
- Poulet Georges (1952) 1976 *Études sur le temps humain*. Tome 2. Paris : Éditions du Rocher.
- Rabatel Alain 1997 *Une histoire du point de vue*. Paris, Metz : Klincksieck/CELTED, Université de Metz, 306 p.
- 1998 *La Construction textuelle du point de vue*. Lausanne, Paris : Delachaux et Niestlé, 202 p.
- 2000a « Un, deux, trois points de vue ? Pour une approche unifiante des points de vue narratifs et discursif », *La Lecture Littéraire* 4, pp. 195-254. Paris : Klincksieck/Université de Reims.

- 2000b « De l'influence de la fréquence itérative sur l'accroissement de la profondeur de perspective. Un retour critique sur l'omniscience narratoriale et sur la restriction de champ du personnage », *Protée* 28-2, pp. 93-104. Université de Chicoutimi, Québec.
- 2000c « Valeurs représentative et énonciative du "présentatif" c'est et marquage du point de vue », *Langue Française* 128, pp. 52-73. Paris : Larousse.
- 2001c « Fondus enchaînés énonciatifs. Scénographie énonciative et points de vue », *Poétique* 126, pp. 151-173. Paris : Le Seuil.
- 2001b « Les représentations de la parole intérieure. Monologue intérieur, discours direct et indirect libres, point de vue », *Langue Française* 132, pp. 72-95. Paris : Larousse.
- 2001c « Valeurs énonciative et représentative des "présentatifs" c'est, il y a, voici/voilà : effet point de vue et argumentativité indirecte du récit », *Revue de Sémantique et Pragmatique* 9/10, pp. 43-74. Orléans : Presses Universitaires d'Orléans.
- 2002 *Lire/écrire le point de vue. Une introduction à la lecture littéraire*. Rabatel, A. (éd.). IUFM/CRDP de Lyon, 147 p.
- 2003a « Les verbes de perception en contexte d'effacement énonciatif : du point de vue représenté aux discours représentés », *Travaux de linguistique* 46-1, pp. 49-88.
- 2003b « L'effacement énonciatif et ses effets pragmatiques de sous- et de sur-énonciation », in *Formes et stratégies du discours rapporté : approche linguistique et littéraires des genres de discours*, Lopez Muñoz, J.-M. Marnette, S. & Rosier L. (éds.) *Estudios de Lengua y Literatura francesas* 14, pp. 33-61. Université de Cadix.
- 2003c « Le problème du point de vue dans le texte de théâtre », *Pratiques* 119-120, pp. 7-33.
- 2003d « Le dialogisme du point de vue dans les comptes rendus de perception », *Cahiers de Praxématique* 41, 131-155. Université de Montpellier 3.
- 2003e « Un paradoxe énonciatif : la connotation autonymique représentée dans les "phrases sans parole" stéréotypées du récit », in *Parler des mots. Le fait autonymique en discours*, Authier-Revuz, J., Doury, M., & Reboul-Touré, S. (éds.), pp. 271-280. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle.
- 2003f « Entre usage et mention : la notion de re-présentation dans les discours représentés », in *L'analyse du discours dans les études littéraires*, Amossy, R. & Maingueneau, D. (éds.), pp. 111-121. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.
- 2004a « Effacement argumentatif et effets argumentatifs indirects dans l'incipit du *Mort qu'il faut* de Semprun », *Semen* 17, pp. 111-132. Université de Franche-Comté.
- 2004b « Quand voir c'est (faire) penser. Motivation des chaînes anaphoriques et point de vue », in *Figures de la lecture et du lecteur*, *Cahiers de Narratologie* 11, pp. 1-13 Université de Nice, <http://revel.unice.fr/cnarra/document.html?id=21>
- 2004c « Des images d'utopie(s) aux stylèmes de la pensée utopique. Pour une lecture non dogmatique des utopies », *Protée*, 32-1, pp. 68-79. Université de Chicoutimi, Québec.
- 2004d *Argumenter en racontant*. Bruxelles : De Boeck.
- 2004e *L'effacement énonciatif dans les discours rapportés*. *Langages* n° 156.
- 2005a « La visée des énonciateurs au service du lexique : points de vue, (connaissance et) images du monde, stéréotypie », in *Le lexique*, Grossmann, F., Paveau, M.-A. (éds) Université de Grenoble 3, Grenoble : ELLUG (à paraître).

— 2005b « La re-présentation des voix populaires dans le discours auctorial chez A. Ernaux : surénonciation et antihumanisme théorique », *Recherches textuelles*, Université de Metz (à paraître).

— 2005c « La part de l'énonciateur dans la construction interactionnelle des points de vue », *Marges linguistiques* 9 (à paraître)

Rannoux Catherine 2001 « Stylisation de l'hétérogénéité : Aragon, ou l'écriture caméléon », in *Styles. Langue, histoire, littérature*, Neveu, F. (éd), 201-218. SEDES, Paris.

Rosier Jean-Maurice, Dupont Didier et Reuter Yves 2000 *S'approprier le champ littéraire*. Bruxelles : DeBoeck.

Saussure Ferdinand de 2002 *Ecrits de linguistique générale*. Paris : Gallimard.

Viala Alain 1985 *Naissance de l'écrivain*. Paris : Editions de Minuit.

Viala Alain 1999 « L'éloquence galante, une problématique », *Images de soi dans le discours*, Amossy, R. (ed), 179- 195. Paris, Lausanne : Delachaux et Niestlé.

NOTES

1. Ce texte est la version expansée d'une conférence présentée dans le cadre de la journée d'étude Réception des textes et classe de littérature organisée le 13 octobre 2004 à l'IUFM de Lyon.
2. On pourrait également évoquer, mais le temps nous fait défaut, les limites des approches « pluridisciplinaires » qui tendent à se développer, mais qui se limitent trop souvent à une juxtaposition de disciplines sans véritable travail théorique ni gain interprétatif.
3. La stylistique elle-même n'échappe pas aux luttes des positionnements, surtout la stylistique des concours, même si elle ambitionne de rassembler étude de la langue et étude des formes littéraires sous le projet de rendre compte des singularités de style des œuvres et des auteurs.
4. Cf. le projet LIDIL 2007 (Rabatel et Grossmann eds), voir <http://www.icar.univ-lyon2.fr/membres/arabatel>.
5. Au moment où je boucle cet article, paraît l'ouvrage de Maingueneau 2004a consacré au *Discours littéraire*. Le travail que je présente ici, limité à l'analyse énonciative, est toutefois fortement en congruence avec les analyses développées dans cet ouvrage.
6. Paru le 5 janvier 1889 dans *L'Écho de Paris*, puis recueilli dans *La Main gauche*.
7. On peut toujours contester la pertinence du PDV du personnage en disant qu'il n'y a pas grand sens à ce que ce soit son mari, qui la connaît bien, qui soit attentif à ce genre de détails. Nous n'entrerons pas dans ces considérations psychologiques ; outre que le texte donne des indices de ce PDV, il faut tenter d'en rendre compte en conciliant les contraintes de gestion de l'information (apporter au lecteur, qui ne les connaît pas, des informations que le personnage connaît déjà) et les contraintes du vraisemblable psychologique (ne donner que ce qui fait sens *hic et nunc* pour le personnage) : cette double contrainte s'apparente aux phénomènes de double énonciation au théâtre : le dramaturge résout la contradiction en nous faisant comprendre que les informations sur les personnages sont aussi des indices d'un drame à venir.

8. Un principe de pertinence interprétative invite à interpréter ce qui paraît donc peu vraisemblable, à moindre coût cognitif, en rapportant ces données descriptives au personnage, et en en faisant des indices, pour le personnage, d'un drame à venir.
9. Cf. le verbe de perception, le mouvement perceptif/commentatif à l'imparfait, la relation partie/tout entre la perception du premier plan et les parties aspectualisées dans le second plan ; pour un examen détaillé des marques du PDV, on se reportera à Rabatel 1998.
10. Nous n'aborderons pas ici l'expression du PDV asserté dans le DR (pour une vue détaillée, Rabatel 2003a, d).
11. Recherche qui n'a de sens que pour la saisie des enjeux interprétatifs, mais qui doit rester consciente que la désambiguïsation est un appauvrissement et aussi un leurre, compte tenu de l'hétérogénéité constitutive et montrée du langage et, de surcroît, des effets d'intertextualité, particulièrement abondants dans les textes littéraires.
12. Adam et Petitjean rappellent que si la description (surtout la description réaliste) participe de l'illusion référentielle, trop de description tue l'illusion en mettant au premier plan la machine textuelle qui sous-tend la description, et enraye le pacte de lecture réaliste. Cette « belligérance » entre description et narration, selon l'expression de Ricardou, est analogue au phénomène évoqué ici.
13. Un peu comme la multiplication des phatèmes, dans *La leçon*, permet à Ionesco de mettre en relief les ratées d'une communication qui embraye sur du vide.
14. DN mimétique : « la femme de ménage, on y renonça, non sans que Mme Mercadier eût invoqué le Ciel, les temps modernes, sa famille, jeté l'anathème sur cette fripouille de Mercadier » : Discours narrativisé résumant en un raccourci une discussion qu'on devine longue et âpre, compte tenu des arguments allégués par Mme Mercadier ; le récit emprunte des expressions de Mme Mercadier (cette fripouille de Mercadier) et mime le mouvement de la pensée, avec la mise en relief initiale, l'emploi de l'indéfini « on », qui permet une dilution des responsabilités, et l'accumulation des arguments évoqués/invoqués.
15. Inclusion de particules mimétiques dans le DI : ainsi de l'hyperbole (« elle aimait mieux *mourir* que de faire son lit »), du choix de « déchéance » pour évoquer un problème purement financier ; passage du « on » (*on la renvoya*) à « raconta à tout le monde qu'elle avait renvoyé sa bonne » : dès lors que Madame Mercadier trouve des arguments pour justifier auprès du monde ce renvoi, à partir de considérations modernistes qui cachent mal son dépit, elle l'assume tout en faisant comprendre son dépit.
16. DDL mimétique avec l'accumulation des arguments « modernistes » : « parce que les bonnes de nos jours, et on ne sait pas qui on introduit chez soi, à Paris elles ont toutes des souteneurs, ce qui n'aurait pas encore été une raison, mais on se rouille à ne rien faire, c'est un genre que se servir soi-même, il paraît qu'en Amérique c'est la grande mode, même les milliardaires balayent eux-mêmes sous leur lit ».
17. Question que j'ai abordée en 2004 à Lausanne, parallèlement à la soutenance de thèse d'Yvan Bourquin consacrée à l'analyse narratologique de l'évangile de Marc, qui propose des éléments de théologie narrative, notamment basés sur le rôle du PDV chez Marc. Ce travail, *Obscure clarté dans l'évangile de Marc*, qui a enrichi et clarifié la lecture d'un texte réputé obscur, fera l'objet d'une prochaine publication.
18. Cf. les analyses bakhtiniennes du dialogisme de Dostoïevski, les analyses de Jean Pouillon consacrées aux visions chez Faulkner dans *Temps et roman*.

19. L'histoire littéraire est pleine de bruit et de fureur autour de ces questions : que pensait Molière, en tant qu'archi-énonciateur, des précieuses, de l'athéisme et de l'amoralisme de Dom Juan ? Et Molière pensait-il la même chose que Jean-Baptiste Poquelin ? Le narrateur Honoré de Balzac pense-t-il la même chose que l'individu Balzac ? Et pense-t-il la même chose que ce qu'il donne à voir/lire ? De même pour Beaumarchais, dont *Le mariage de Figaro* porte sans aucun doute plus loin que ce qu'en pensait Pierre Caron. Et Céline et Destouche ? Et Aragon ? Jusqu'où pense Vassil Grossmann, dans *Vie et destin*, lorsqu'il rentre si avant dans la pensée de ses personnages, qu'il s'agisse des vieux bolchevicks, des nazis, qui adhèrent encore à l'idéologie nazie ou communiste, ou qui ont pris leurs distances envers elles ? Les pseudonymes ne font ici que mettre en abyme la complexité des instances, et la vanité de vouloir les penser comme des monades indépendantes les unes des autres.

20. Je ne donne ici que des arguments en faveur de cette thèse ; on pourrait alléguer bien des contre arguments. Mon objectif n'est pas de choisir entre ces deux thèses, il est de souligner que le récit est opaque sous l'angle des valeurs.

21. Dont la solution renvoie à un monde clos dans lequel tout est bien qui finit bien, les méchants étant arrêtés et punis à la satisfaction des honnêtes lecteurs et des honnêtes gens.

22. D'où, peut-être, sur le plan interprétatif, les innombrables explications de la Bible, dont les rabbis ne sont certes pas les seuls détenteurs, mais dont ils sont experts, si l'on en croit Piska 14, 9, auteur d'un recueil midrashique : « Les rabbis disaient : Salomon avait trois mille paraboles pour illustrer chaque verset ; et cinq mille interprétations pour chaque parabole » = trois millions quinze mille interprétations pour chaque verset des écritures... in Alter et Kermode 2003 : 765 (NB : la référence à Piska se trouve in *Pesiqta Rabbati : Discourses for Feats, Fasts, and Special Sabbaths*. New Haven, 1968).

23. Cf. Rabatel 2001c.

24. Contrairement à la thèse, courante en narratologie, d'un PDV du personnage peu savant (cf. la thèse du volume de savoir plus limité en FI qu'en FZ (= omniscience) chez Genette 1972, Bal, Lintvelt et Vitoux, thèse réaffirmée par Alter et Kermode, in *Encyclopédie littéraire de la Bible*, Bayard 2003 : 563 : à propos de Jean, Kermode reprend à son compte l'analyse de Meir Sternberg selon laquelle la narration juive traditionnelle requiert un narrateur omniscient. « Mais l'omniscience, observe Sternberg, n'implique pas de tout communiquer. On peut être omniscient et réticent, comme le sont les narrateurs de l'Ancien Testament, et comme l'est Marc ; même Jean, nous l'avons vu, ne dit pas tout ; une conséquence naturelle de ce privilège traditionnel est que chaque narrateur peut révéler mais aussi retenir ce qu'il choisit aussi longtemps qu'il est fidèle à l'histoire fondamentale – ce qui, dans le cas de la passion, est une condition absolue » [et pourtant, que de variante d'un évangile à l'autre, sur le récit de la passion !] (Alter et Kermode 2003 : 563). NB : la référence à Sternberg 1985 : 99ss est : *The Poetics of Biblical Narrative : Ideological Literature and the Drama of Reading* (Bloomington and Indianapolis).

25. Il est vrai que le Christ n'est pas un personnage parmi d'autres. Maingueneau (2004b) parle à son sujet d'hyperénonciateur. Mais quelle que soit la dimension du personnage, c'est, énonciativement, un personnage. Au demeurant, nous avons montré ailleurs que n'importe quel personnage, indépendamment de ses qualités, était en capacité d'accéder aux pensées des autres (fût-ce de façon non certaine), comme le N, en utilisant les mêmes mots de la langue, par conséquent les thèses de l'omniscience de principe du n et de la vision limitée de principe du P sont toutes deux à prendre avec des pincettes.

26. Cf. Jouve : « Je suis celui qui en sait autant que moi, qui découvre l'histoire par les mêmes voies que moi » (Jouve 1992 : 129)

RÉSUMÉS

L'analyse pragmatique des textes littéraires, basée sur l'approche énonciative/référentielle des différents points de vue, permet au lecteur de pénétrer au plus près des enjeux dramatiques, des conflits éthiques et des beautés esthétiques de l'œuvre. Les mécanismes inférentiels-interprétatifs installent le lecteur au cœur des personnages et du drame, et aussi au cœur de la machine narrative, en sorte que le lecteur est à la fois dedans et dehors, avec tous les personnages, comme avec le narrateur, dont le lecteur est capable de reconstruire les perspectives et les valeurs. Cette mobilité de posture du lecteur lui permet ainsi de dégager des enjeux, des significations dialogiques, depuis le cœur de l'œuvre et d'articuler l'*intentio operis* avec l'*intentio auctoris*.